Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 229

Artikel: Prix de douceur
Autor: Fourrier, Eugène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251648

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qui a voulu bannir la croyance, et l'on croit plus facilement, plus aveuglément que jamais, continue M. d'Azambuja. Ce que l'on appelle l'affairement moderne a même contribué à augmenter cette propension à s'en remettre immédiatement à l'opinion d'autrui, car l'on n'a pas le temps de contrôler, et la vie est trop courte pour remonter aux sources, toutes les fois qu'on se trouve en présence d'une affirmation en train de se répandre et de s'imposer. Après avoir bien raillé les « cléricaux » qui ont la sottise de croire leurs curés, on se jette soi-même à corps perdu dans quelque secte bizarre où la parole d'un grand homme improvisé joue le rôle d'Evangile. On repousse tout dogme, mais on lance sans sourciller des aphorismes prudhommesques. On ne va pas se confesser, mais on court chez Mlle Couesdon.

Inclinons-nous très bas devant le coffre-fort des époux Humbert. Il a une haute valeur symbolique. Quand les Hébreux, dans le désert, adoraient le veau d'or, ils éprouvaient du moins le besoin d'avoir sous leurs yeux une statue en or véritable. Ce que tout un groupe de capitalistes modernes a vénéré pendant quinze ans, ce n'était pas même un veau d'or, c'était une écurie vide, et on la vénérait pour l'unique raison que des voix mystérieuses, s'adressant à la foule massée devant la porte, avaient dit sans se lasser : « Vous savez ? dans cette écurie où vous n'entrerez pas, derrière cette porte qui ne s'ouvrira pas, il y a un veau d'or ! »

PRIX DE DOUCEUR

J'avais trente-cinq ans ; j'étais célibataire, ce qui causait le désespoir de mes parents.

C'étaient des reproches continuels.

— Tu ne vas pas rester garçon toute la vie ? — Tu veux donc être un inutile ? — Un vieux garçon est une branche morte qu'il faut couper. — Quand nous ne serons plus, qu'est-ce que tu deviendras ? Quand tu seras malade, qui est-ce qui te soignera ? — Qui prendra soin de ton intérieur ? — Tu veux donc nous faire mourir de chagrin ? — Il ne manque pas de jeunes filles à marier. — Nous connaissons des partis superbes.

Alors j'avais à subir pour la centième fois l'énumération de tous les partis superbes de la connaissance de mes parents :

Irma Bobichard, fille unique, parents vieux, retirés des mélasses rectifiées, dot solide ; Célestine Rosenville, fille de courtiers en bestiaux, orpheline, belle fortune et espérances, unique héritière d'une tante infirme ayant depuis quinze ans un pied dans la tombe. Henriette Péchaud, fille d'un notaire qui a eu des malheurs dans le temps. Victime d'une erreur judiciaire, (il a été acquitté), il a réalisé une grosse fortune qui jette un voile épais sur son passé. Yvette de la Brancherie, jeune personne très bien élevée, pas très fortunée, mais de si belles relations ! Malvina Frainbois, fille d'un entrepreneur, artiste jusqua la racine des cheveux, musicienne jusqu'au bout des doigts, exécute les hautes œuvres, joue de la cithare. Je me méfie des musiciennes. La cithare, est-ce un instrument dans le genre du piano ? J'ai en horreur le piano. Lucie Rascaille, fille d'un haut fonctionnaire des chemins de fer, femme d'intérieur, fait de la tapisserie, a de l'ordre, de l'économie.

Je n'avais que l'embarras du choix.

Ce qui me déplaisait, c'est qu'il n'était jamais question que de fortune. Me trouvant à la tête d'une position qui m'assure l'indépendance, je tenais avant tout à épouser une jeune fille qui me plût.

Je faisais la sourde oreille.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour ma tante et ma cousine firent irruption chez mes parents.

— Nous avons ce qu'il faut à Emile ! s'écria ma tante.

Emile, c'est moi.

Allons, bon, me dis-je, encore un parti qui tombe !

— Un parti superbe ! exclama ma cousine.

— Oui, reprit ma tante, une jeune fille charmante, parfaite, très bien élevée, qui peint comme un amour, qui chante comme un séraphin.

— Le nom de cette perle ? demandai-je.

— Charlotte Verduret.

— Et ce qui ne gâte rien, ajouta ma tante, une grosse dot ; son père a été fournisseur de l'armée.

— Et à ce métier là, dis-je, on ne s'appauvrit pas.

— Si tu ne veux pas de mademoiselle Verduret, dit ma tante, c'est que tu es vraiment trop difficile.

— Oui, ajouta ma cousine, Charlotte est un ange. Nous étions en pension ensemble ; elle a remporté le prix de douceur. Qu'en penses-tu ?

— Si elle a remporté le prix de douceur, dis-je, je n'ai aucune objection à faire.

Il fut décidé que l'on me présenterait.

Quelques jours après, je reçus une invitation des Verduret ; ce fut ma tante qui m'introduisit. Mademoiselle Charlotte, une brune de vingt-cinq ans, fort jolie, me plut tout de suite. Tout en baissant les yeux, elle m'inspecta des pieds à la tête.

Evidemment elle était prévenue.

Je revins, je fus admis à faire ma cour.

La jeune fille était réservée, causait peu ; elle paraissait d'un commerce agréable. Les parents me faisaient bon accueil. Le soir, j'étais invité à prendre le thé ; ma future se mettait au piano et nous chantait quelque chose, comme disait sa mère. Elle avait une voix de contralto. Pendant ce temps, la maman m'énumérait les qualités de sa fille ; le père, allongé dans un fauteuil, fumait d'énormes cigares.

Ue soir, ma future belle-mère m'ouvrit une bibliothèque chargée de volumes.

— Ce sont des prix remportés par ma fille, me dit-elle ; elle était toujours la première à la pension.

Je manifestai mon admiration.

— Elle a remporté jusqu'au prix de douceur.

— Je le savais, dis-je.

— Voulez-vous que je vous le montre ?

— Je n'osais pas vous le demander.

Belle-maman me passa le volume : *Histoire des reines malheureuses.*

Il faut croire qu'il y en a eu beaucoup, le volume était très gros.

Il était illustré.

Je le feuilletai.

Une gravure représentait l'infortunée Jane Grey prête à livrer son corps charmant au bourreau ; une autre, Marie Stuart, la tête sur le billot ; une autre, Marie-Antoinette montant à l'échafaud.

Madame Verduret me fit l'inventaire de tous les prix obtenus par sa fille. Je dus jeter un coup d'œil sur chaque livre et complimenter l'heureuse mère.

Je n'avais pu encore avoir d'entretien avec ma fiancée ; je profitai d'un soir où nous nous trouvions seuls pour l'interroger sur ses sentiments à mon endroit.

— Mademoiselle, lui dis-je, sur le point de devenir votre mari je désire savoir si ma personne vous agrée.

— Monsieur, me répondit-elle, mes parents vous ont accepté ; une jeune fille bien élevée doit obéir à ses parents.

— Je ne l'entends pas ainsi ! m'écriais-je ; l'assentiment de vos parents ne me suffit pas ; je veux avant tout avoir le vôtre.

Elle baissa les yeux.

— Je n'ai pas dit, monsieur, que je ne donnais pas mon assentiment.

— Vous consentez ! m'écriai-je.

Transporté de joie, je lui pris une main que je portai respectueusement à mes lèvres et je déposai un baiser furtif sur deux doigts que l'on ne retira pas trop précipitamment.

Ma cousine, avait raison, ma future était un ange ; j'étais indigne de posséder un pareil trésor. Pourtant cette considération ne m'arrêta pas et le mariage fut décidé.

Il fut célébré avec éclat, la famille Verduret fit bien les choses. Pendant huit jours, les bals, les dîners, les soirées se succédèrent. De nombreux invités avaient été conviés. Ma femme fut aimable avec tous et se montra tout de suite maîtresse de maison accomplie. J'en étais fier. Quand le dernier invité eut tourné les talons, un vieux cousin qui ne voulait pas s'en aller :

— Enfin, seuls ! dis-je à ma femme ; nous voilà débarrassés des importuns.

— Vous n'êtes guère poli pour nos parents et amis, m'observa-t-elle.

— C'est que je suis si heureux, lui-dis-je tendrement.

Je sortis mon étui à cigarettes ; je me préparai à en allumer une.

— J'espère que vous n'allez pas fumer ? me dit ma femme.

— Une cigarette, une toute petite cigarette.

— Pas la moindre ! répliqua-t-elle d'un ton sec.

— Voyons ; ma chère petite femme.

— Rien du tout.

— La cigarette vous gène à ce point.

— Elle ne me gène pas, mais je ne veux pas que vous fumiez.

— Votre père fume toute la journée.

— Mon mari ne fumera pas. Je ne suis pas comme maman, un agneau qui se laisserait égorger.

Ah ! mais, pensais-je, ce n'est pas ma femme ; on me l'a changée.

— Dans un ménage, repris-je, il faut se faire des concessions mutuelles ; fumer la cigarette est pour moi une vieille habitude.

— Vous la perdrez, voilà tout !

— Ce n'est pas sérieux, vous plaisantez sans doute ?

— Je vous défends de fumer et maintenant, essayez !

— Et moi, m'écriai-je, je vous défends de me parler sur ce ton !

Je n'avais pas terminé ma phrase que je recevais un énorme volume sur la tête.

Je me baissai pour le ramasser.

Je reculai, abasourdi.

C'était le prix de douceur !

EUGÈNE FOURRIER.

LETTRE PATOISE

Dâ le Vâ

Stu que n'ape de bôs tiude qu'ai me l'ai bin rebayie aivo mai fanne de Courroux, en diaint que son hanne aivai téléphonai main ai ne pense peu que mon hichtoire a comme moi, dje in po veye, ai que dain ci temps li, ai n'yaivaipe enco de téléphone, ai peu de pu, le mairtchain aivai bôtai quéqu'un po survoyie l'hanne, qu'ai ne poyeuche pe aivoirti lai fanne. Y tenio de dire soci porceque l'hichoire a vraie,